

Le paradis suspendu du Cirque Plume

par

■ **Bernard Kudlak** ■

Cofondateur et directeur du Cirque Plume

En bref

Le cirque était un art marginal et poétique, donc idéal pour des jeunes gens qui ne se sentaient pas du bon bord, mais entendaient réinventer un théâtre sensible et universel. Pendant plus de trente ans, ils se sont créé leur paradis, un monde en apesanteur où tout était possible. Le Cirque Plume va maintenant s'arrêter, ses fondateurs heureux de cette belle aventure et acceptant la finitude de toute chose. Leur aventure a été un exercice de funambule permanent, dans un risque certain et mesuré, et dans le vertige de la création. Ils l'ont réussi dans un modèle d'équilibre entre une liberté créative et une organisation très précise, structurée au fil du temps. Au regard de leur mission, formalisée comme la rencontre lumineuse et vivante d'une œuvre de cirque et d'un public, le succès jamais démenti de leurs spectacles leur donne le sentiment du devoir accompli.

Compte rendu rédigé par Sophie Jacolin

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séminaire organisé grâce aux parrains de l'École de Paris (liste au 1^{er} juillet 2018) :

Algoé¹ • Caisse des dépôts et consignations • Carewan¹ • Conseil régional d'Île-de-France • Danone • EDF • Else & Bang • ENGIE • FABERNOVEL • Fondation Roger Godino • Groupe BPCE • Groupe OCP • GRTgaz • HRA Pharma² • IdVectoR² • IPAG Business School • La Fabrique de l'industrie • Mairie de Paris • MINES ParisTech • Ministère de l'Économie et des Finances – DGE • Renault-Nissan Consulting • RATP • SNCF • UIMM • Ylios¹

1. pour le séminaire Vie des affaires
2. pour le séminaire Ressources technologiques et innovation

Je raconterai aujourd'hui l'histoire d'une compagnie dont on dit qu'elle a révolutionné les arts du cirque. Cette histoire débute dans les années 1970 en Franche-Comté. Parmi ses protagonistes, mon frère et moi grandissons à Valentigney, berceau de Peugeot. Dans cette région, les ouvriers sont souvent d'anciens paysans originaires d'Italie, de Pologne comme mon grand-père, de Yougoslavie ou d'Ukraine. Mon destin est, alors, tout tracé : devenir opérateur chez Peugeot, certainement pas devenir artiste, metteur en scène, scénographe et, de surcroît, cofonder et diriger un cirque.

Une jeunesse de bohème

À dix-sept ans, je prépare un baccalauréat technologique de chimie à Mulhouse. Grâce au service culturel du lycée, je découvre le film qui bouleverse ma vie, *Andreï Roublev* de Tarkovski, évocation d'un moine peintre d'icônes dans la Russie du XV^e siècle. Une porte s'ouvre vers un monde dont ma génération, qui aspire à la poésie plutôt qu'à l'obéissance, me semble exclue. On y voit le héros renoncer à la parole et au pinceau après avoir assisté à un massacre perpétré par les Tatars sur l'ordre de ducs russes. Il ne rompra son vœu que dix ans plus tard, touché par l'humilité d'un jeune apprenti fondeur dans le dernier acte de ce film extraordinaire, l'un des plus beaux de l'histoire du cinéma. Une cloche doit être fondue. Le maître fondeur est mort, mais peut-être a-t-il transmis son savoir à son fils ? C'est ce que prétend ce dernier, qui entame une longue quête de l'argile nécessaire au moule et réalise la cloche. Sonnera-t-elle ? La première volée, en présence d'émissaires vénitiens et d'Andreï Roublev, donne raison au jeune homme. Celui-ci tombe en larmes et avoue que son père ne lui avait rien appris. Moi-même, je pressens alors que je saurai fondre une cloche même si mon père ne m'a rien appris.

Mon parcours se déroule ensuite dans la parenthèse enchantée des années 1970. Me voilà sabotier en Bretagne. Dans l'atelier, en compagnie de mon camarade Denis Horeau, nous nous échangeons nos rêves, des clous plein la bouche. Je serai metteur en scène et réinventerai le théâtre pour l'ouvrir à tous. Lui ferait de la voile. Quelques années plus tard, je fondais le Cirque Plume. Denis Horeau, quant à lui, fut vingt ans directeur sportif du Vendée Globe et dix ans directeur de la course du Figaro.

L'époque est belle. Tous les soirs, nous plaçons la recette du jour dans un carton où se servent à leur guise ceux qui en ont besoin. Certains ont eu de gros besoins... Nous voulons changer le monde, prouver que tout est possible. Une compagnie de marionnettes passe un jour à l'atelier, et je pars avec elle. En 1978, nous projetons de monter *Petrouchka*, d'Igor Stravinski, dans un univers de forains. J'ai assisté à mon tout premier spectacle de cirque un an auparavant. J'ignore tout de cet art, mais goûte déjà sa magie grâce à des passeurs comme Chagall, Baudelaire, Fellini, Chaplin ou Buster Keaton. Ayant grandi sans télévision, je n'ai jamais vu *La Piste aux étoiles*, émission qui faisait entrer le cirque tous les mercredis dans les familles de France. Ma culture, je la tire exclusivement des livres et du cinéma.

Pour *Petrouchka*, la troupe décide de travailler des éléments de cirque. Je choisis le jonglage. Ne trouvant personne pour me l'enseigner, j'achète un manuel pour enfants et m'exerce seul. Par chance, j'apprends très vite. À mes côtés, un camarade s'aventure à marcher sur une corde molle. Inspirés par de vieilles images de saltimbanques, nous confectionnons une planche à clous, un lit de verre... C'est excitant. Nous qui sommes en marge de la société et de l'institution culturelle, la marginalité de la tribu des voyageurs et du cirque nous séduit, avec toute sa poésie.

Faute de moyens, *Petrouchka* ne voit pas le jour. Nous décidons de créer un spectacle de cirque à notre façon, enchaînons les fêtes de village et autres carnivals. Certains crachent du feu, je me contente de crachoter du Banania, embrasse les dames dans le public...

Peu à peu, les gens de théâtre s'intéressent à notre travail. Nous rencontrons le cirque Aligre, à l'esprit proche du nôtre. Nous sillonnons les routes dans des Peugeot 404 familiales parées de rouge et or. Sans trop savoir

où nous allons, nous sommes convaincus de faire partie de l'univers poétique de *La Strada*, du *Capitaine Fracasse* et de Molière. Notre identité grandit, et le public nous apprécie.

Parallèlement, je me produis avec un groupe de musiciens sur une péniche, dans la belle ville de Besançon, en y mêlant quelques éléments circassiens. J'entretiens assidûment ma pratique du jonglage, exercice salutaire pour un esprit prêt à s'égarer tous azimuts comme le mien.

En 1983, un chapiteau nous est prêté à Besançon. Nous y créons un vrai spectacle de cirque, qui suscite un engouement formidable. Il se passe manifestement quelque chose. Un membre de la MJC nous promet une tournée de six dates. Il ne tiendra pas promesse, mais qu'importe, nous partageons la joie d'être ensemble. Notre troupe est hétéroclite : le compositeur a quitté ses études d'architecture en quatrième année, la clarinettiste passe un doctorat d'astrophysique, deux autres se destinent à la médecine (elles ont d'ailleurs continué leur parcours universitaire)... Je propose que nous montions un véritable établissement de cirque : nous achèterions des caravanes, un chapiteau, des gradins, et partirions sur les routes. Le compositeur commence par refuser... mais sera le premier à obtenir le permis poids lourd pour conduire notre remorque. J'annonce à mes camarades que dans dix ans, nous serons le plus grand "cirque nouveau" d'Europe. Ils s'esclaffent et me traitent de mégalomane. Quoi qu'il en soit, nous avons ouvert la caverne d'Ali Baba et entrons dans un univers magique.

Le mot *cirque* est souvent employé sur un mode dépréciatif. « *Le football, c'est du spectacle, pas du cirque!* » s'est un jour défendu Michel Platini... Cet art a toujours été perçu comme un univers marginal, de gens de sac et de corde, de voyageurs, de descendants de la lointaine Égypte appelés Tsiganes et autres militaires déclassés. Tout en fascinant par ses prodiges, il a été relégué à une sous-catégorie sociale. C'est justement parce qu'il était en marge qu'il a su s'ouvrir à tous. Pendant deux siècles, l'ont aussi bien fréquenté les aristocrates pour y acheter des chevaux, que le peuple pour y rire et les bourgeois pour s'y encanailler. Théophile Gautier avouait le désir mêlé de crainte que suscitaient en lui les puissantes circassiennes. Au XIX^e siècle, le cirque apporte les mystères du monde aux portes des villes, avec ses animaux inconnus, ses peuplades dites exotiques et ses monstres. On peut le soupçonner d'avoir commerce avec quelque force obscure. Arlequin aurait à voir avec la Mesnie d'Hellequin, cette horde de défunts chevauchant au travers des forêts. Nous nous plaisons à baigner dans cette mythologie romantique, et inventons notre propre art du cirque.

Avec nos caravanes bleues et notre chapiteau, nous arpentons les villages. Nous prenons aussi soin de rencontrer, un par un, les élus du conseil régional de Franche-Comté pour leur présenter notre projet. Le directeur de la culture y croit. Il nous accorde 80 000 francs de subvention sur la foi de notre parole et de notre enthousiasme. J'appelle alors dix villes pour leur proposer que la troupe s'y produise : nous apporterions à chacune 8 000 francs, et elle nous en attribuerait autant. C'est ainsi que nous construisons une tournée. Et le succès est là.

À notre première sortie, un gendarme nous verbalise pour notre fourgon hors-norme, une caravane tronquée faisant office de remorque pour le chapiteau. Alors que nous traversons la campagne, nos caravanes bleu ciel reliées par de coquets rubans, une voiture d'un bleu plus foncé ferme systématiquement le convoi... Par l'entremise du directeur régional des affaires culturelles, je demande au préfet de lever cette escorte. L'année suivante, nous animons l'arbre de Noël de la gendarmerie!

Le cirque comme paradis perdu

Notre génération est née dix ans après la fin de la "guerre civile européenne de 1914-1945", comme l'appelle judicieusement l'historien anglais Eric J. Hobsbawm. J'ai été marqué par les récits que les anciens faisaient de la Grande Guerre, avec leur part de silence, par la découverte de la Shoah et le sentiment de voir un monde se suicider. Enfant, mon quotidien était aussi empreint d'une certaine brutalité. Je m'étais promis que si j'explorais une voie artistique, ce serait pour contrebalancer toute cette violence. Le cirque donnait justement accès à des émotions poétiques, originelles, fédératrices, celles que l'on ressent en croisant un renard, une biche – pourquoi pas un lynx – dans la forêt, ou simplement en regardant une goutte d'eau glisser sur une feuille de rhubarbe. Autant d'invitations à habiter le monde en poésie, à partager une humanité sensible.